

Payer pour avoir un enfant plus intelligent

Par **Nidal Taibi**

Jusqu'où ira l'obsession du QI? Certains parents envisagent désormais de sélectionner leurs embryons en fonction de leur potentiel intellectuel. Une bascule aux implications vertigineuses.

Gagner six points de QI en plus pour la somme de 50.000 dollars: l'offre pourrait sortir d'un roman d'anticipation. C'est pourtant la promesse d'une start-up américaine, Heliospect Genomics, qui affirme pouvoir sélectionner, parmi les embryons issus d'une fécondation in vitro (FIV), celui dont le futur quotient intellectuel sera supérieur de six points à la moyenne. Au Royaume-Uni, cinq couples auraient déjà tenté l'expérience, séduits par la perspective d'avoir un «enfant à haut potentiel intellectuel». De quoi nourrir le soupçon de la naissance d'une ère où l'intelligence se marchande sur catalogue.

En effet, l'obsession contemporaine du QI gagne du terrain, des cabinets des psychologues scolaires jusqu'aux laboratoires de génétique les plus sophistiqués.

Et elle pousse certains parents à des extrêmes inouïes, quitte à braver les tabous éthiques et les frontières légales.

Un soir d'hiver à Montrouge, dans la banlieue chic parisienne, Cédric et Anna, la trentaine, feuilletent pensivement le rapport que vient de leur envoyer une clinique de fertilité londonienne. Sur la première page, un chiffre entouré en rouge attire le regard: 125. «C'est le QI prédictif de l'embryon numéro trois, leur a précisé le médecin en visioconférence. Statistiquement, c'est notre meilleur candidat.» Le couple n'a aucun problème de fertilité avéré, leurs embryons sont le résultat d'une FIV dont le seul but était d'avoir un enfant au QI plus élevé que s'il avait été conçu de manière traditionnelle.

«Un embryon bien noté pourrait donner un enfant dans la moyenne, et vice versa.»

«Si on peut le faire, pourquoi s'en priver?», se répètent-ils. Dans leur entourage, la chasse au «haut potentiel» est devenue monnaie courante: tests de QI dès la maternelle, inscriptions frénétiques dans des écoles privées réputées, angoisse diffuse de voir sa progéniture décrocher... Excellents élèves hier, ils redoutent aujourd'hui que leurs enfants ne bénéficient pas des mêmes atouts intellectuels qu'eux. Alors, lorsque des forums de parents évoquent l'émergence de la sélection génétique d'embryons pour favoriser un haut QI, leur curiosité se mue en tentation.

C'est que depuis 2018, plusieurs start-up de la Tech procréative, Genomic Prediction, Orchid, Nucleus Genomics ou, plus récemment, Heliospect, rivalisent de propositions pour «optimiser» les bébés à naître. Officiellement, l'offre veut aider les parents à éviter la transmission de maladies graves. Officieusement, elle dérive vers un terrain beaucoup plus glissant: le futur quotient ...

Lequel des ces embryons permettra de faire naître un enfant avec un haut QI?



... intellectuel, la sélection de traits «désirables» comme la taille ou les traits de personnalité. «La fécondation in vitro, longtemps perçue comme un ultime recours pour les couples infertiles, pourrait bientôt attirer ceux en mesure de concevoir naturellement», note un article de la revue scientifique *Human Reproduction*, à propos de ces nouveaux services. Face à l'écran, Cédric et Anna comprennent qu'ils font partie de cette avant-garde troublante: «l'embryon trois» promet 125 de QI; «l'embryon sept», seulement 110, mais une taille potentielle de 1,85 m; les autres sont écartés pour divers «risques polygéniques». Le médecin leur laisse 48 heures pour choisir lequel sera réimplanté. Le couple s'étreint en silence devant ce choix vertigineux, partagé entre le rêve d'un enfant surdoué et la crainte diffuse de s'aventurer sur un terrain moralement interdit.

Promesses et réalités

L'histoire de Cédric et Anna s'inscrit dans une vague bien documentée. En octobre 2024, la journaliste scientifique anglaise Hannah Devlin révèle que Heliospect Genomics a travaillé en secret avec «plus d'une douzaine de couples ayant recours à la FIV». Tarif de départ: 4.000 dollars pour quelques embryons, et jusqu'à 50.000 pour en analyser 100. L'entreprise propose, ni plus ni moins, de «classer les embryons selon des prédictions génomiques»,

Taille, quotient intellectuel, traits de personnalité: la génétique façonnera-t-elle des enfants «optimisés»?

quotient intellectuel compris, puis de laisser les parents «choisir celui au QI potentiellement le plus élevé». Techniquement: plutôt que de traquer une maladie monogénique précise, on séquence l'ADN de chaque embryon et on calcule un score polygénique indiquant la propension statistique à présenter tel trait complexe. Dans le cas du QI, on utilise souvent comme proxy le niveau d'études atteint, corrélé à des milliers de variations génétiques mineures. Forts de bases de données géantes comme la biobanque UK Biobank, les algorithmes d'Heliospect promettent aux clients d'anticiper l'avenir: tel embryon aurait X% de risque de schizophrénie, tel autre une probabilité Y d'obésité, un troisième se distinguerait par un score d'intelligence supérieur aux autres.

Mais ces annonces accrocheuses masquent une réalité scientifique beaucoup plus nuancée. «Mon premier réflexe, c'est de me dire que ce n'est pas réel», réagit Hank Greely, professeur à l'université de Stanford. Un embryon bien noté pourrait donner un enfant dans la moyenne, et vice versa, sous l'effet de l'environnement familial et du hasard du développement. Surtout, la marge de progression est limitée: «Un scan polygénique ne permettrait d'optimiser le QI de l'enfant que de trois points maximum», souligne le docteur Shai Carmi, généticien à l'université hébraïque de Jérusalem. Ce dernier parle en connaissance de cause: ses simulations, publiées en 2019, ont montré qu'avec une dizaine d'embryons, choisir le «meilleur» ne confère en moyenne qu'un bonus de 2,5 points de QI par rapport au hasard. Heliospect, de son côté, avance un gain moyen de six points en sélectionnant parmi dix embryons, une estimation jugée fantaisiste par la plupart des experts indépendants. «Nous ne sommes pas certains que ce soit très fiable. Nous nous basons sur des modélisations, mais l'expérience réelle prend nécessairement dix ans: le temps que l'embryon choisi devienne assez grand pour mesurer son QI», insiste le Dr Carmi.

Légal en Californie, interdit à Bruxelles

Si les Etats-Unis deviennent le Far West de l'eugénisme 2.0, qu'en est-il de la Belgique? Le cadre juridique y est a priori très clair. La loi belge du 11 mai 2003, complétée par celle du 6 juillet 2007, interdit explicitement tout diagnostic préimplantatoire à visée «eugénique», soit toute sélection d'embryon «axée sur



GETTY

la sélection ou l'amplification de caractéristiques génétiques non pathologiques de l'espèce humaine». En clair, choisir un embryon pour augmenter les chances d'un haut QI, d'yeux bleus ou de talents sportifs est hors la loi. Les seules dérogations acceptées: éviter une maladie grave héréditaire, ou, dans certains cas, sauver un aîné malade grâce à un «bébé-médicament». La loi belge interdit clairement la sélection d'embryons sur des critères non médicaux. A ce jour, aucune clinique du royaume ne propose de «classement» polygénique.

Pour autant, le sujet n'épargne pas la Belgique. Des cliniques européennes seraient contournées par des couples prêts à tout: on évoque des patients qui feraient séquencer leurs embryons localement (sous couvert de dépistage classique), avant d'envoyer discrètement les données brutes à des sociétés américaines. «Ni votre gouvernement, ni votre médecin ne devraient avoir le droit de vous dicter ce que vous faites de vos embryons», martèle ainsi Jonathan Anomaly, défenseur américain de la liberté procréative totale. Pour lui, empêcher l'accès aux données génétiques d'un embryon reviendrait «déjà à une forme d'eugénisme», une rhétorique paradoxale qu'il assume pleinement. La Belgique, signataire de la Convention d'Oviedo et dotée d'un Comité consultatif de bioéthique vigilant, maintient pour l'instant une ligne ferme contre ces dérives.

Symptôme d'une époque

La quête frénétique du «bébé génial» révèle en creux les anxiétés de l'époque. Angoisse du déclassement, d'abord: dans des sociétés hypercompétitives, le QI devient une sorte de talisman supposé garantir la réussite scolaire et sociale. Certains parents en font une véritable névrose: la moindre différence de précocité les affole, le sigle «HPI» devient un sésame à obtenir coûte que coûte pour rassurer l'ego familial. De nombreux parents voient dans le QI une mesure de la valeur de leur enfant. Cette focalisation révèle une insécurité sociale et le sentiment que seul le capital cognitif permettra aux enfants de s'en sortir demain. Dans cette perspective, la génétique n'est que la dernière étape d'une marchandisation de l'intelligence déjà à l'œuvre: prolifération des tests de QI privés, business florissant du coaching cérébral pour tout-petits, sans oublier la ruée vers les «nootropes» (substances censées développer les fonctions cogni-

tives). L'idée qu'on pourrait «acheter quelques points de QI» par une procédure médicale s'inscrit dans ce continuum.

Cette obsession met aussi en lumière la tentation eugéniste qui resurgit sous des habits neufs. Au début du XX^e siècle, des Etats menaient des politiques coercitives de stérilisation au nom de l'«hygiène raciale». Aujourd'hui, nul complot d'Etat, mais un eugénisme d'un genre nouveau, «libéral» et individualisé, fait surface. Normaliser l'idée de gènes «supérieurs» ou «inférieurs», fût-ce sous le couvert du choix parental, ramène à des heures sombres de l'histoire des sciences. «Le déploiement de telles technologies renforce la croyance que les inégalités relèvent de la biologie plutôt que de causes sociales», alerte Katie Hasson, du Center for Genetics and Society, en Californie, dans *The Guardian*.

En fournissant aux nantis des outils pour optimiser la descendance, certains observateurs craignent d'accentuer encore le fossé entre les «bien-nés» et les autres. Certains imaginent un futur à la *Gattaca*, du nom du film de 1997 qui dépeignait une société dystopique stratifiée selon le patrimoine génétique. La hiérarchisation par la science rôde déjà dans le débat public: il suffit de voir comment le quotient intellectuel est brandi comme une mesure absolue de l'humain. Même la politique s'en est emparée de façon nauséabonde: comme lorsque Donald Trump qualifiait les Somaliens de «gens au QI très bas» lors d'un meeting.

En refermant le rapport d'Heliospect, Cédric et Anna sentent confusément qu'ils ont ouvert une boîte de Pandore. Céderont-ils à la promesse du «bébé parfait»? Leur conscience vacille. D'un côté, la perspective de «maximiser le potentiel» de leur futur enfant, si floue et statistique soit-elle, flatte leur désir de bien faire. De l'autre, une petite voix intérieure les interroge: quel sera le prix à payer? Car, au-delà des milliers d'euros dépensés, quel message enverront-ils à cet enfant sur la valeur de la vie et l'acceptation de soi? Que diront-ils à l'«embryon», celui qu'ils n'auront pas choisi parce qu'il promettait un QI inférieur? La marchandisation de l'ADN pousse ici à son paroxysme l'idéal méritocratique: ne plus seulement offrir à son enfant les meilleures écoles, mais carrément les «meilleurs gènes». Derrière l'obsession contemporaine du QI se joue un choix de civilisation: celui de la place accordée au hasard, à la diversité et à l'imperfection. ●

On n'offre plus seulement à son enfant les meilleures écoles, mais carrément les «meilleurs gènes».